

Argument

L'histoire de l'amour est-elle autre chose que l'histoire des histoires d'amour ? Pour illustrer la portée abyssale de cette question, nous avons à quelques reprises, par le passé (Schmoll 2005, 2008, 2009), évoqué l'exemple de cette amie qui était férue des romans des éditions Harlequin. Elle vivait des rencontres avec les hommes – dont elle souffrait beaucoup – qui étaient elles aussi des histoires de type “roman Harlequin”. On peut ainsi se demander si notre amie vivait des histoires originales dont le récit aurait pu fournir la matière de nouveaux romans, ou si elle (comme nous tous, sans doute) ne faisait que revivre des histoires en partie déjà racontées par d'autres.

L'anthropologue, enquêtant sur un tel terrain, se pose la même question à propos des récits que lui font ses interlocuteurs de leurs histoires d'amour : notre informateur ne nous raconte-t-il pas des histoires qui reproduisent, en le déclinant avec des variations, un scénario de base qui a été vécu par d'autres que lui ? Est-ce que ce ne sont pas toujours les autres : nos parents, nos amis, les livres que nous lisons, les films que nous regardons, qui nous informent, bien avant la “première fois”, quant à la façon dont cela va se passer – dont cela *doit* se passer –, délimitant, à la fois, un parcours en un sens déjà connu, mais aussi les inévitables surprises, heureuses et malheureuses, que le scénario ne pouvait prévoir ? À écouter ceux qui nous content leurs déboires sentimentaux, on se dit parfois que leur histoire nous est déjà connue, pour l'avoir entendue ailleurs, et le cas échéant pour l'avoir nous-mêmes déjà vécue. L'exemple de notre amie permet de se demander s'il est utile d'avoir des entretiens avec des lecteur(trices) de romans Harlequin pour connaître le script de leurs représentations amoureuses, ou si l'on n'a pas intérêt à aller directement à la source en analysant le corpus des romans

eux-mêmes, comme l'ont entrepris, avec des œuvres littéraires plus classiques, un Roland Barthes ou un René Girard. Il est vrai qu'a contrario ce constat confère quelque validité à la méthode de l'entretien (clinique, sociologique, ethnographique), puisqu'un informateur, à lui seul, est déjà porteur dans sa tête de tous les romans et essais sur l'amour qu'il a pu lire et que d'autres ont également lus, ce qui fait de son témoignage un échantillon significatif de ce que la plupart d'entre nous vivons ou avons vécu en matière d'amour, pour ce que nous baignons tous dans la même culture qui nous en dessine les figures imposées.

Le succès des éditions Harlequin n'est qu'une des manifestations contemporaines d'un fait de société déjà ancien, puisqu'il remonte au roman courtois. L'influence des récits de fiction sur leurs lecteurs a été très tôt relevée, souvent pour en souligner les effets désastreux, par les auteurs de fiction eux-mêmes. Le *Don Quichotte* de Cervantès ou le *Madame Bovary* de Flaubert sont porteurs d'une critique par leurs auteurs des méfaits des romans sur le lectorat de l'époque. Le personnage de Don Quichotte est emporté par sa lecture délirante des romans de chevalerie, Emma Bovary rêve d'une vie de princesse comme dans les fictions dans lesquelles elle se réfugie pour rompre son ennui. Paradoxe : ces personnages, qui sont pourtant dépeints comme des anti-modèles, deviennent à leur tour des incarnations de la conscience moderne auxquels puise l'esprit du temps. Madame Bovary, par l'excès même où la conduit sa difficulté à vivre dans un monde borné, s'offre comme exemple à toute une génération de lectrices et lecteurs qui n'y voient pas qu'une malheureuse folle, mais d'abord une femme moderne qui assume ses désirs. Les modèles amoureux évoluent sous l'influence complexe de méta-textes enchâssés les uns dans les autres : les lecteurs lisent les histoires de personnages qui sont eux-mêmes lecteurs d'autres histoires, dans un processus qui précipite les identifications des uns aux autres. Le lecteur en vient à se penser lui-même comme un personnage de fiction.

Or, ce n'est pas qu'un contenu de récit, ou même un genre littéraire, qui travaille ici l'imaginaire du sujet. On tend à oublier que ce contenu est porté par un support, le livre, dont les formes calligraphiques à partir du XII^e siècle entretiennent une collusion remarquable avec l'émergence à la même époque du genre courtois en littérature. L'influence d'un médium se révèle déterminante dans la mise en place des formes de la relation amoureuse qui sont celles qui vont perdurer jusqu'à nos jours.

Nous avons fini par oublier que nous entretenons avec le support livre un rapport intime original, tant il nous semble évident que la lecture est – et semble avoir toujours été – un exercice solitaire et silencieux, discret voire secret. Il n'en est rien, et il faut insister sur ce qu'a été au début le caractère non intuitif du processus de lecture tel que nous le pratiquons communément aujourd'hui, car il est un construit cognitif relativement récent. Dans le prolongement naturel de l'exercice de l'aède ou du conteur à la veillée, la lecture a longtemps été pratiquée à voix haute par un officiant s'adressant à un groupe. Les premiers romans qui introduisent les figures amoureuses telles que nous les connaissons, comme celle de Tristan et Yseult que Denis de Rougemont a plus particulièrement étudiée, sont contemporains d'une transformation des supports sur lesquels ils sont diffusés (apparition des mots détachés par des blancs, facilitant la lecture) et surtout d'une transformation du rapport que nous entretenons à ces supports (extension de la lecture individuelle et silencieuse, en raison du contenu potentiellement transgressif de récits qui traitent, il faut tout de même le rappeler, d'amours adultères).

À partir de là, les genres littéraires thématissant sur la rencontre et la relation amoureuses vont évoluer : du roman courtois à la littérature libertine ou à l'eau de rose, en passant par le romantisme, le spleen baudelairien. Les supports qui véhiculent ces genres vont évoluer aussi : invention du papier et de l'imprimerie, journaux et périodiques, radio, cinéma, télévision. Mais, de Tristan et Yseult à Pocahontas, le modèle d'une relation amoureuse duelle exclusive, dans laquelle l'un au moins des partenaires voue à l'autre un sentiment d'attachement qu'il place au dessus de toute autre considération, va s'imposer et se mondialiser, et va être accompagné et entretenu par des dispositifs narratifs qui s'émancipent du seul support livre mais continuent à partager avec lui d'être eux-mêmes duels et verticaux (la narration fonctionne dans un seul sens, elle est pensée comme le récit d'un seul, lu-écouté-regardé par un seul, puisque le lecteur-auditeur-spectateur n'est pas, au moment de la lecture, en interaction avec les autres lecteurs).

Depuis quelques décennies, les formes de la rencontre et du lien amoureux ont considérablement évolué. Le modèle romantique continue à exercer une prépondérance en tant qu'idéal dans les médias, mais en pratique il est contredit par la multiplication des divorces, des liaisons courtes souvent menées en simultanée, par l'ex-

périence de liens complexes au sein de familles recomposées, par l'émergence de formules de vie à plusieurs partenaires.

Ces transformations sont accompagnées par une évolution des médiums portée par les technologies de réseau. Les communications en réseau imposent la figure d'une relation à plusieurs en simultané, symétrique et réciproque. Elles nous conduisent à situer ce que sera notre argument : 1. L'histoire du livre montre que la formation d'un modèle du lien amoureux est étroitement liée à l'apparition et à la diffusion d'un support de communication et de ses contenus. 2. Or, les supports de communication sont affectés depuis quelques années par des transformations profondes (technologies de l'image et des réseaux). 3. Ces transformations techniques annoncent donc une transformation tout aussi profonde des paradigmes amoureux.

Le chantier que nous explorons depuis une dizaine d'années sous la désignation de "Société Terminale" consiste à relever les effets d'interfaçage des technologies de réseau sur le lien social et sur la construction subjective. En l'occurrence, il s'agit d'étudier l'importance des artefacts qui médiatisent la rencontre et le lien amoureux. Nous essaierons de montrer qu'il n'existe pas d'amour qui ne soit déjà médiatisé d'une manière ou d'une autre : on peut donc en suivre les formes à travers les supports et les contenus qui l'organisent.

La diversité des genres amoureux (platonique, courtois, romantique...), la multiplicité des catégories de sentiments qui y sont associés (attirance, passion, tendresse, amitié...) et leur variabilité d'une société et d'une époque à une autre, qui affectent jusqu'à la définition de ce que l'on doit entendre par "amour", signalent un phénomène *langagier et culturel*, qui imprime ses transformations à ce qui serait autrement l'invariance biologique du sexe (lequel n'est, du coup, plus du tout invariant chez l'humain). Étudier les permanences et les mutations dans l'évolution des formes et des contenus de la rencontre amoureuse se présente dès lors comme une problématique que Michel Foucault a cernée en termes de *dispositif*, et que l'approche médiologique reprend, pour résumer, en ces termes : comment l'amour en tant que dispositif organise-t-il le sexe en tant que disposition ?

Si nous reprenons l'exemple de notre lectrice de romans Harlequin, nous pouvons dire qu'un genre littéraire était l'une des pièces d'un dispositif qui organisait ses dispositions en lui fournissant le schéma de ses objets idéaux, ainsi que la marche à suivre pour

les obtenir, au besoin – comme c’était paradoxalement son cas – en les perdant. Les dispositifs de la rencontre amoureuse ne garantissent pas, en effet, que nos dispositions soient satisfaites dans l’automatisme biologique du rut, bien au contraire : ils ont pour caractéristique d’inventer des circuits compliqués qui retardent et contournent la satisfaction bêtement et joyeusement mammifère de nos dispositions, au point de se justifier par eux-mêmes et souvent de rendre cette satisfaction impossible.

Nous aurons à nous interroger sur les sources d’un modèle de la rencontre amoureuse qui s’ingénie de la sorte à souvent éloigner les partenaires de la satisfaction sexuelle. Parmi les artefacts qui médiatisent cette dernière (contraceptifs, adjuvants, cosmétiques, outils de communication, etc.), les dispositifs de rencontre en réseau imposent leur paradigme en ce qu’ils permettent de surmonter l’éloignement, la distance, l’absence, mais de ce fait aussi les encouragent et les entretiennent.

Plan de l’ouvrage

À mesure que nous regroupons des textes dont certains ont été écrits il y a une dizaine d’années, le fil conducteur de l’ouvrage s’est progressivement imposé sous l’effet signifiant du titre que nous avons choisi.

En effet, au départ, traiter des “amours artificielles” impliquait dans notre esprit de souligner le rôle joué par les artefacts qui interfèrent dans la rencontre amoureuse et contribuent à une reconfiguration des modèles amoureux : les outils de communication (sites de rencontre, téléphone mobile, etc.) mais aussi, plus généralement, tout artefact qui s’interpose, par ses effets, dans la relation (contraceptifs, aphrodisiaques, Viagra, interventions chirurgicales, etc.).

Mais nous avons fini par saisir que la question de l’artifice percutait la relation amoureuse elle-même. Nos techniques ne rendent pas nos relations à nos semblables plus “artificielles” qu’elles ne l’ont toujours été. Ceux qui déplorent une perte d’authenticité ou de naturel dans le recours aux sites de rencontre ou aux adjuvants pharmaceutiques, font comme s’il existait un état de l’humain que l’on pourrait abstraire des dispositifs (techniques, architecturaux, symboliques) dont les humains se sont dotés pour se rencontrer (et pour s’éviter). Il n’y a pas de sexualité “naturelle” entre humains : la

sexualité est d'emblée organisée par des institutions, et dans nos sociétés, elle l'est largement par référence à une figure qui est l'amour. L'amour est par lui-même artificiel, c'est-à-dire humain : il est, dans notre espèce, l'artefact qui organise le sexuel.

Les textes sont ainsi regroupés assez logiquement en suivant trois temps du raisonnement qui conduit à ce constat :

1. La première partie de l'ouvrage réunit des études focalisées sur le cas pris en exemple d'un artefact *par l'intermédiaire duquel* s'effectuent la rencontre avec autrui et l'établissement du lien : la fonctionnalité SMS des téléphones mobiles, le speed dating, le Viagra, le cadre professionnel de l'entreprise pornographique qui inscrit l'acte sexuel dans une transaction. Certains de ces artefacts relèvent des nouvelles technologies, d'autres sont des montages contractuels dans lesquels la technique intervient peu ou pas. Tous les artefacts technologiques ne relèvent pas, a priori, des outils de communication : le Viagra, par exemple, est un produit pharmaceutique. Mais tous ces artefacts servent à communiquer autrement, médiatisent la relation. Le but est de montrer que l'application de l'approche médiologique à quelques-uns de ces médiums éclaire leurs effets de dispositif sur la transformation de la relation.

2. La seconde partie traite d'une dérive dans l'usage des artefacts. L'épaisseur du médium est, dans certains cas, telle que ce dernier fonctionne comme écran de projection. Le consommateur d'images pornographiques développe-t-il une relation avec des autres par l'intermédiaire des images, ou bien une relation avec ses propres imagos qu'il projette sur les images, voire avec les images elles-mêmes, que les autres agitent pour son compte ? Deux cas de figure nous ont paru relever d'une relation, non pas avec des autres via des artefacts, mais *avec les artefacts* eux-mêmes : la relation aux images quand celles-ci deviennent des images-choses, et la relation aux simulacres réalistes, des poupées aux robots.

3. L'étape précédente indique clairement la capacité de l'humain à entretenir une relation intime avec des artefacts, qui n'est possible que si l'on admet que cette relation elle-même est marquée par l'artificialisation, parce que l'être humain se pense lui-même comme artificiel, c'est-à-dire comme produit par des dispositifs. C'est sous cet éclairage que nous revenons, en troisième partie, sur l'amour *en tant qu'il est lui-même un artefact*. L'exemple des personnes qui tombent amoureuses d'autres qu'ils n'ont jamais rencontrés physiquement, sur l'identité desquels ils n'ont aucune certitude, nous introduit à l'idée que le sentiment amoureux n'a

rien de cette authenticité à laquelle prétend le modèle romantique : il est en fait “fabriqué”. Nous engageons ainsi une déconstruction du sentiment amoureux à partir du cas des sites de rencontre, puis du cas des retrouvailles avec un premier amour qu’autorisent les moteurs de recherche. Ainsi revenons-nous à ce dont l’exemple de notre amie lectrice de romans Harlequin nous donnait l’intuition : que c’est à l’endroit même où nous pensons être le plus spontané, le plus nous-mêmes, que nous sommes le plus aliéné dans des construits que d’autres ont réalisé pour nous.

Ce plan indique clairement que l’ouvrage n’est pas exhaustif. Parmi les artefacts qui médiatisent la rencontre amoureuse, il aurait fallu explorer bien d’autres appareillages, dispositifs et pratiques, comme ceux de la chirurgie esthétique, des cosmétiques, des tatouages, des “toys”, de l’usage des webcams, de la prostitution, de l’échangisme... Le champ est vaste, et par surcroît ouvert aux nouveautés. Nous ne pouvions que nous limiter : nous sommes là dans un domaine que nous ne prétendons pas avoir entièrement exploré, que ce soit comme anthropologue ou comme exemplaire d’une espèce mammifère connue pour sa curiosité, surtout dans ce domaine. Mais ces trois parties indiquent néanmoins une cohérence, au sein de laquelle d’autres contributions pourront s’ajouter à l’occasion d’une édition ultérieure.

Références

- Barthes Roland (1977), *Fragments d’un discours amoureux*, Paris, Seuil.
- Chaumier Serge (2004), *L’amour fissionnel. Le nouvel art d’aimer*, Paris, Fayard.
- Debray Régis (1991), *Cours de médiologie générale*, Paris, Gallimard.
- Foucault Michel (1976-1984), *Histoire de la sexualité*. 1. *La volonté de savoir* (1976) 2. *L’usage des plaisirs* (1984) 3. *Le souci de soi* (1984), Paris, Gallimard.
- Girard R. (1961), *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris, Grasset & Fasquelle.
- Schmoll (2005), La rencontre amoureuse : entre permanence et mutation, in A. Touati (dir.), *Femmes/Hommes. L’invention des possibles*, Antibes, Sciences de l’Homme et Sociétés, p. 137-147.
- Schmoll (2008), Amours, délices et ordis, in (coll.), *Jeunes et multimédias : vers de nouvelles formes “d’ex-pression” du sujet*, Strasbourg, Conseil Général du Bas-Rhin, Pôle de ressources “Conduites à risques”, p. 15-23.
- Schmoll (2009), Déclinaisons de la rencontre amoureuse sur Internet : une approche médiologique, in Marquet J. & Janssen C. (dir.), *@mours virtuelles. Conjugalité et Internet*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, p. 159-185.